

SOPHIE FISCHER

JACK  
O'LANTERN

CAUCHEMARS, TOME 1



# 1.

## *HALLUCINATIONS*

Une moue désabusée aux lèvres, Niamh raya l'ultime ligne de sa liste d'un trait de stylo exercé. Onzième tentative, onzième échec. *Non, ma chère, vos qualifications ne suffisent pas. Non, mademoiselle, ce job ne vous conviendrait pas. Non, ma jolie, vous êtes bien trop jeune.* Elle avait entendu onze réponses différentes pour onze résultats analogues : on proposait un poste, et on refusait les volontaires qui se présentaient. Pourtant, des compétences, elle en détenait assez pour qu'on lui laissât une chance. Dactylo pour un écrivain presbyte, livreuse de pizza, serveuse dans un fast-food, diseuse de bonne aventure, elle maîtrisait tout – et aussi n'importe quoi ! Un tel *curriculum vitae* aurait mérité un peu d'appréciation, et peut-être même une inscription au livre des records. Hélas, personne ne le voyait de cet œil.

Du haut de ses seize ans, avec ses résultats médiocres en classe et son incapacité à conserver un travail plus de quinze jours, on ne lui accordait aucune confiance, peu importe le job auquel elle postulait. Certes, elle le cherchait sans doute un peu, mais il lui *fallait* un mi-temps, et elle refusait de baisser les bras. Sa détermination aurait dû jouer en sa faveur !

Sa mère allait fulminer. Elle payait le loyer de l'appartement depuis deux mois, maintenant, alors qu'elle en avait octroyé quatre à sa fille pour mener son projet à bien : quitter la maison familiale et éviter l'internat. Niamh avait passé son année de transition à courir de job en job, quand ses camarades découvriraient enfin quelle voie ils souhaitaient suivre désormais. Tout

le monde savait quelle orientation il prendrait dans deux ans, après la remise du diplôme, sauf elle. Son manque de stabilité effarouchait les employeurs, mais elle *devait* trouver quelque chose, en dehors de ses heures de cours. Sa mère la tuerait pour de bon si elle ne lui ramenait pas très vite un contrat d'embauche signé.

– Il est temps de grandir, Niamh ! se plaisait-elle à répéter, furieuse, chaque fois qu'elle appelait sa fille.

Grandir, le problème ne venait pas de là. S'il ne s'agissait que de *cela*, tout aurait été beaucoup plus simple : Niamh se sentait adulte depuis bien longtemps, déjà.

La tête dans les mains, un long soupir s'échappant de ses lèvres, l'adolescente reporta son attention sur la feuille aux onze lignes rayées. Et maintenant ? Il lui fallait encore écumer les journaux, parcourir les rues commerçantes, noter les adresses, les numéros de téléphone, prendre rendez-vous – merci, Maman, de payer aussi l'abonnement téléphonique. Au moins, elle posséderait des preuves pour sa défense. Il lui suffirait de brandir les factures détaillées de son portable pour attester de ses efforts : elle cumulait près de deux heures de hors forfait.

C'était la deuxième liste qu'elle éprouvait en entier. En réalité, elle savait très bien ce qui clochait. Il ne s'agissait pas d'un manque de quelque chose, mais d'un excès d'une autre. Son regard se perdit droit devant elle, tomba sur le flacon de comprimés posé à l'autre bout de la table. Le problème venait de *ça*. Il suffisait de deux secondes d'observation pour noter la dilatation de ses pupilles, ses vaisseaux éclatés, les cernes sous ses yeux bleus. Aussitôt, on la classait dans le tiroir des paumés défoncés. Pouvait-elle en tenir rigueur à ceux qui se limitaient à cette perception ? Sans doute pas. Il fallait bien reconnaître qu'elle effrayait : trop maigre, trop pâle, trop bizarre. Elle res-

semblait à l'une de ces poupées-zombies que les gamines s'arrachaient à Noël. En y ajoutant une incapacité totale à se mettre en avant et une tendance à bégayer en situation stressante, on obtenait le cocktail parfait pour rebuter tout recruteur digne de ce nom.

*Non, ma mignonne, vous n'avez pas le profil.*

Son soupir aurait pu déraciner un arbre. Niamh enfouit son visage au creux de ses bras. Elle devait se rendre à l'évidence et se rabattre sur un job précaire, comme d'habitude, sans penser à ce qu'il arriverait quand son patron la renverrait. Elle tiendrait peut-être quelques semaines, sauf si une nouvelle hallucination jugeait bon de sortir de l'évier, comme la dernière fois. Ou de la cuvette des toilettes. Les apparitions partageaient toutes une étrange fascination pour la tuyauterie.

La sonnerie du téléphone retentit. Niamh imita l'opossum, comme si l'appareil pouvait détecter sa présence. Au moins, quand on l'appelait, la mélodie la laissait imaginer qu'un dandy extraterrestre débarquait pour lui proposer une place à bord de son curieux vaisseau interstellaire. L'espoir s'évanouit hélas quelques secondes plus tard, car le combiné se remit à sonner sitôt le premier appel renvoyé vers le répondeur. Niamh jeta un coup d'œil à l'écran. *Maman*. Elle gémit. Impossible de l'ignorer plus longtemps.

– Allô ?

– Alors, ton entretien ?

Mince, d'où tenait-elle la date ? La jeune fille prit bonne note d'éviter cette erreur à l'avenir.

– Ils avaient déjà trouvé quelqu'un d'autre, mentit-elle avec aplomb.

– Quoi ? Ils auraient pu te prévenir, quand même ! Les gens sont vraiment grossiers, de nos jours.

– Oui, c’est ce que je leur ai dit.

Pour une fois, sa mère conviendrait que la malchance la poursuivait.

– Tu aurais peut-être dû les rappeler avant, leur montrer que le poste t’intéressait plus que la personne qu’ils ont engagée à ta place.

Ou pas. Elle parvenait toujours à retourner la situation contre sa fille.

– Quand est-ce que tu vois le docteur Falk ?

– Après-demain.

– Tu sais bien ce qu’il va dire si tu n’as pas retrouvé de travail d’ici là.

– Oui : la même chose que d’habitude. Mais c’est impossible, Maman, je n’obtiens aucun emploi avant jeudi.

– Et si tu demandais à Dingle de te reprendre ?

Une moue indignée se peignit sur les traits de Niamh.

– Maman ! Il a essayé de me peloter, tu te souviens ? Je ne suis pas désespérée à ce point-là !

– Eh bien moi, si, la réprimanda Mrs O’Bannon d’une voix sévère. Rappelle-toi notre contrat : le studio, à condition que tu trouves un job. Il serait peut-être temps de grandir...

On y était.

– ... et de te stabiliser.

– Je fais ce que je peux, Maman.

– Ce n’est pas assez !

La jeune fille posa le téléphone sur la table, tandis que sa mère se lançait dans un long réquisitoire contre sa nonchalance. Niamh savait déjà tout cela. Trouver un travail, rencontrer des gens, s’aérer l’esprit, faire remonter sa moyenne, obtenir son diplôme, prendre ses responsabilités. Le docteur Foldingue le lui serinait chaque mois : la guérison ne viendrait que d’une prise en main sérieuse et efficace. Elle avait eu

l'outrecuidance de lui répondre, une fois, que si ses médicaments s'avéraient plus « sérieux et efficaces », elle garderait sans doute plus longtemps ses jobs.

– Non, miss O'Bannon, en réalité, vous ne souhaitez pas guérir.

Espèce de vieux babouin ! Que s'imaginait-il, coincé derrière son bureau, avec ses figurines de Schtroumpfs en vitrine ? Qu'il lui plaisait de voir l'esprit d'un cuisinier s'extirper du siphon de l'évier où elle s'occupait de la plonge ? Qu'elle trouvait désopilant de remettre en place le tapis de la cage d'escalier, tous les jours, pour éviter de se faire haranguer par une furie qui portait une espèce de rat mort sur son chapeau ? À l'âge où les autres jeunes sortaient en boîte de nuit et connaissaient leurs premiers ébats amoureux, Niamh s'enfermait dans le placard de sa chambre en priant pour qu'aucune tête ne traverse les panneaux de bois. Tandis que ses camarades envisageaient leur avenir professionnel avec sérénité, elle échouait de place en place et baissait les yeux pour occulter toutes les bizarreries autour d'elle.

Hélas, le temps ne jouait pas en sa faveur, et le téléphone, une fois libéré des réprimandes de sa mère, resta désespérément muet. Les employeurs campèrent sur leurs positions : aucun job-surprise ne tomba du ciel. Deux jours plus tard, à quinze heures trente, la jeune fille s'installait donc sur un fauteuil de la salle d'attente du psychiatre, pleine à craquer, et posait son sac à dos sur ses genoux. Le même couplet résonnerait bientôt dans le bureau du docteur Foldingue.

Le boudoir d'un cabinet de psychiatrie ressemblait à un terrifiant condensé des heures les plus sombres de l'Histoire de l'humanité. Certains patients gardaient les yeux rivés sur leurs chaussures, marmonnant des litanies incompréhensibles

comme pour se prémunir d'un mauvais coup du sort. D'autres, en revanche, scrutaient chacun des visages présents avec l'intention visible de lire dans leur esprit, ou peut-être de trouver celui qui dissimulait un calibre 12 sous son manteau – et Niamh aurait mis sa main à couper qu'il y en avait au moins un parmi eux. Dans un coin, une vieille dame tricotait une sorte de pull en laine rose vif. Elle aurait presque paru normale si le chat roulé sur ses genoux n'avait pas été empaillé. Un homme comptait les mailles de sa gourmette en argent pour la treizième fois, et un autre appuyait sa paume sur le mur comme s'il redoutait de le voir soudain avancer dans sa direction.

Au milieu de tous ces joyeux drilles, Niamh préféra garder les yeux rivés sur son livre, passionnant ouvrage de bit-lit acheté à la librairie de l'hôpital, plutôt que de relever le nez vers cette agréable compagnie. Après de longues minutes d'attente, un coup d'œil à sa montre lui apprit que l'heure de son rendez-vous approchait. Plus que quelques instants à supporter la Cour des Miracles avant d'entrer dans le bureau du docteur Foldingue. On disait souvent que les psychiatres étaient aussi fous que leurs patients ; celui-ci aurait en effet bien mérité un internement de quelques semaines. Avec sa collection de Schtroumpfs dans la vitrine de sa bibliothèque, et les bandes dessinées pour enfant qu'il proposait à ses malades – même les plus âgés –, il devait développer un sacré syndrome de Peter Pan. Et après, on lui envoyait des gens présentant des pathologies plus ou moins lourdes ! Comme si un tel homme pouvait les guérir...

La porte du cabinet s'ouvrit tout à coup. Une femme en pleurs en sortit, le nez dans son mouchoir, son sac à main pressé contre elle comme un nourrisson. Niamh referma son livre au moment où l'héroïne, folle de passion, se lais-

sait aller à la morsure de son bien-aimé suceur de sang. Elle connaissait cette patiente pour l'avoir déjà croisée par le passé. Elle avait sombré dans la dépression à la mort de son fils dans un incendie, et, depuis, elle croyait le voir partout. Sa pathologie avait hélas empiré. Niamh l'avait plusieurs fois retrouvée en hospice.

Une deuxième femme apparut dans l'encadrement de la porte. Grande, mince, maquillée avec soin, elle différait beaucoup du vieux psychiatre, plutôt petit, ventru et affecté d'un début de calvitie.

– Miss O'Bannon ?

La jeune fille se leva, déstabilisée par cette surprise. Glissant le livre dans la poche avant de son sac à dos, elle pénétra dans le bureau, et l'inconnue referma doucement derrière elle.

Les Schtroumpfs étaient toujours là, innombrable armée de résine dans la vitrine impeccable, mais le docteur Falk – que tous les malades surnommaient Foldingue – ne se trouvait pas dans la pièce. Niamh resta un instant immobile, embarrassée. Pourquoi ne l'avait-on pas prévenue d'un tel changement ? Les patients de psychiatrie détestaient la nouveauté. Le conseil d'administration de l'hôpital avait-il oublié ce menu détail ou espérait-on un bain de sang avant la fin de la journée ?

– Installez-vous, je vous en prie.

La femme contourna le bureau avec l'aisance d'une longue habitude et prit place dans le large fauteuil de cuir du psychiatre. Niamh se glissa en face d'elle, son sac serré contre sa poitrine. La patiente en pleurs qu'elle venait de croiser lui revint en mémoire et elle tâcha de se détendre un peu, mais la nervosité la crispait tout entière. Elle ressemblait en tout point aux malades qui patientaient dans le vestibule : l'innovation lui déplaisait et la mettait mal à l'aise.



Peut-être était-ce le but recherché ? Elle scruta les coins du plafond, mais aucune caméra ne la filmait à son insu. Son regard dévia vers les figurines bleues. Que l'une d'elles agît pour le compte des médecins ne l'aurait pas surprise outre mesure.

Le bureau de la psychiatre débordait d'archives. Certaines se constituaient d'une simple pochette et de quelques feuilles, d'autres, en revanche, témoignaient d'une pathologie bien plus lourde et plus ancienne. La femme en saisit un sur le dessus d'une pile et le consulta d'un rapide coup d'œil. À sa taille et à la vétusté du carton qui le recouvrait, élimé par l'usage et le temps, Niamh reconnut son propre dossier médical.

La psychiatre devait avoir une bonne quarantaine d'années, mais un savant dosage de fond de teint et de maquillage lui valait d'en paraître dix de moins. Seules les rides naissantes à la surface de ses mains trahissaient son âge plus avancé. Elle passait le bout de son index sur sa langue avant de tourner les pages, faisant cliqueter l'étonnante collection de bijoux en or qu'elle arborait. Bagues, bracelets, colliers, boucles d'oreille : elle avait l'air d'un présentoir de joaillerie. Ne manquait que l'étiquette de prix. Ses cheveux bruns, récemment teints, étaient coupés très court. Une curieuse tache de naissance formait une sorte de cerise sur sa tempe droite. Malgré la fébrilité qui accompagnait ce changement impromptu, Niamh jugea la femme bien plus avenante que Foldingue.

– Je suis le docteur Hollingsworth, expliqua soudain la psychiatre, relevant le nez du dossier. Je vais remplacer le docteur Falk quelques mois.

– Il est malade ? s'enquit sa patiente.

– On peut le dire comme ça, oui. Vous êtes donc suivie depuis l'âge de dix ans, miss O'Bannon, pour des bouffées délirantes ?

Niamh s'efforça de reléguer l'humiliante gifle au fond de son esprit et hocha la tête. Accepter la maladie. Se résigner à en parler. La nommer par son nom. On lui inculquait ces règles d'or depuis presque six ans, maintenant.

– En effet.

– Et ces bouffées consistent en... ?

– Ha-hall-hallucinations.

Le docteur Hollingsworth baissa les yeux vers le dossier, lut quelques lignes. Il devait s'agir du passage décrivant les-dits délires. Niamh roula des épaules pour tenter de se donner une mine décontractée. Son reflet dans la vitrine avait plutôt l'air constipé.

– Vous êtes suivie depuis très longtemps pour ces *visions*, nota la psychiatre. Et je constate que votre état ne s'est guère amélioré au cours de toutes ces années. Ni les médicaments, ni la thérapie ne vous ont aidée.

– En effet, répéta la jeune fille.

Elle détestait cette situation. À la réflexion, elle préférerait avoir affaire à son ancien analyste : avec lui, pas besoin de tout réexpliquer. Il connaissait le dossier par cœur pour le suivre depuis les premiers jours. Cette femme aurait au moins pu s'efforcer de prendre connaissance des antécédents de ses patients avant de les rencontrer. D'autres se montreraient bien moins tolérants que Niamh, comme cet homme qui, une fois, avait renversé le bureau du docteur Falk pendant une crise de fureur. Hollingsworth avait de la chance de ne pas se trouver en face de lui.

– Comment ces visions ont-elles commencé ? demanda le médecin.

– Suis-je... Suis-je vraiment o-o-obligée d'en reparler ? lâcha Niamh, nerveuse. Tout est là-dedans, je-je n'ai pas envie de re-re-revenir là-dessus.

– Eh bien, j’aurais aimé que vous m’en parliez avec vos mots, mais soit. *La patiente – vous – a développé les premiers symptômes de BDA – bouffées délirantes aiguës – à l’âge de dix ans, juste après le décès de son père.*

– Pas... Pas... Pas à haute voix, s’il vous plaît.

Niamh jeta un coup d’œil vers la porte. En combien de temps pouvait-elle l’atteindre en cas d’inconfort intenable ? Un jour, elle était partie au beau milieu d’un rendez-vous. Avant que Foldingue ne réalise ce qui se passait, elle se trouvait déjà dans la rue, à respirer l’air frais, marchant à grands pas en direction du centre-ville. Bien sûr, il l’avait ensuite gratifiée d’un séjour à l’hospice pour se calmer, mais au moins, elle avait échappé à son sermon, ce jour-là. Réitérer serait un jeu d’enfant. Même si ça impliquait un nouvel internement juste après...

Le docteur Hollingsworth tint cependant compte de la remarque de sa patiente et poursuivit la lecture pour elle-même. La jeune fille ferma les yeux et s’efforça de se concentrer sur sa respiration pour se détendre. Oui, vraiment, cette situation lui déplaisait.

– Des fantômes ? s’étonna la psychiatre, rompant le silence.

Les deux femmes échangèrent un regard, le médecin plissant les paupières pour lire en Niamh, cette dernière préparant son pied d’appel pour filer au plus vite.

– Des bouffées délirantes aiguës, rectifia-t-elle.

– Parlez-moi de ces fantômes.

– Je-je-je ne veux pas.

– Si je ne m’abuse, c’est pourtant bien le but de ces rendez-vous, lui rappela Hollingsworth avec douceur. Racontez-moi ce que vous voyez.

– Le docteur Falk l’a écrit dans le dossier.

– Avec vos mots.

Niamh fixa le plafond et poussa un profond soupir. *Je vois des gens qui sont morts*. La célèbre réplique détendrait peut-être la situation. Ou pas. Sa vie s'avérait très différente du cinéma. Elle prit une longue inspiration en se concentrant pour maîtriser son bégaiement. Une sueur moite trempait ses paumes ; elle les essuya distraitement sur son jeans afin de gagner quelques secondes.

– Eh bien, ça arrive souvent. Partout. Même dans les toilettes, là où je travaillais avant. À l'école, aussi.

– À quoi ressemblent ces fantômes ?

– À n'importe qui. À personne.

– Comment savez-vous qu'il s'agit de spectres ?

– Ce ne sont pas des spectres, répéta Niamh, agacée. Ce ne sont que des vi-vi-visions, des *bou-bouffées délirantes*. Les esprits n'existent pas. Je suis juste com-com-complètement cinglée depuis la mort de mon père.

– Vous l'avez vu, lui ? Les choses ont-elles commencé ainsi ?

La jeune fille leva la main pour couper court à l'interrogatoire, et dissimula son visage dans son autre paume. Elle ne voulait pas revenir là-dessus. Six ans à travailler pour admettre qu'il s'agissait d'un simple fantasme, et on la relançait sur le sujet ? À quoi rimait cette séance ?

Le docteur Hollingsworth respecta son silence et son besoin de calme, ce dont Niamh lui sut gré malgré la colère qui bouillonnait déjà en elle. Durant un long moment, seul le tic-tac de la pendule résonna dans le bureau. Trois minutes s'écoulèrent, mais la psychiatre ménagea sa patiente. Lorsque Niamh releva la tête, elle perçut son regard posé sur elle, ce même sourire bienveillant vissé aux lèvres. Elle ressemblait à

une animatrice d'émission de télévision, une de celles dont sa mère raffolait. *Confie-moi tout, ma chérie.*

– Excusez-moi, souffla-t-elle, embarrassée.

– Nous avons tout notre temps, répondit Mrs Hollingsworth. Je souhaite que vous m'en parliez, mais uniquement quand vous vous sentirez prête.

– Pourquoi devons-nous en discuter ? Le docteur Falk a toujours dit qu'il fallait que j'accepte l'idée qu'il ne s'agit que de visions et maintenant que j'y parviens, vous m'obligez à revenir dessus ?

– L'effort que je vous demande vous paraît sans doute malvenu, concéda la psychiatre, cependant, je veux en apprendre davantage sur ce phénomène.

– Pourquoi ?

– Eh bien, parce que je vais vous suivre désormais, et que j'aime connaître mes patients. Néanmoins, je préfère me fier à leurs mots et à leurs ressentis plutôt qu'aux pattes de mouche de mes collègues.

Elle désigna le dossier, indéchiffrable à l'envers.

– Cet entretien me permet de savoir où vous en êtes, ce que vous éprouvez et ce que vous envisagez pour l'avenir. Je vous demande juste de me répondre avec sincérité. Puis-je compter sur vous ?

Niamh la dévisagea durant de longues secondes, suspicieuse. À quel moment les infirmiers en blouse blanche débarqueraient-ils pour la sangler sur un brancard ? Elle avait appris à se défier des psychiatres. D'abord, ils se montraient mielleux, bienveillants, posaient des questions d'un air innocent. Ensuite ils vous décérébraient à coup de médicaments. Puis, comme les pilules n'y changeaient rien, ils délivraient un de ces certificats médicaux dont ils avaient le secret, et qui disait, peu ou prou : « Bonne à enfermer ». Niamh les détestait. Tous les cinglés les

détestaient. Par nature, les relations psychiatres-patients en restaient à ce stade, et tous les fous se gardaient de leur médecin comme de la peste.

– Montrez-vous honnête envers moi, Niamh : y a-t-il un fantôme, en ce moment, dans le bureau ?

La question la prit au dépourvu. Les yeux ronds, la jeune fille cligna plusieurs fois des paupières en dévisageant la femme au style impeccable assise en face d'elle. Nulle trace de plaisanterie n'égayait ses traits, et aucune lueur suspecte ne faisait pétiller son regard. Elle attendait, tout à fait calme, que sa patiente daigne répondre à son interrogatoire.

Niamh connaissait le bureau sur le bout des ongles. Le secrétaire, autour duquel elles étaient installées, la vitrine et ses fichus habitants au sourire stupide, l'armoire à dossiers, les deux fauteuils de cuir brun, de l'autre côté de la pièce, et l'horrible ficus qui s'accrochait malgré les années. Pas l'ombre d'un spectre.

– Non, finit-elle par concéder.

– En avez-vous déjà vu, ici ?

– Jamais.

– Où en avez-vous aperçu un pour la dernière fois ?

– Dans... la cage de l'escalier, là où j'habite. Il y a une vieille dame qui hante le hall.

– Quand l'avez-vous croisée ?

Nouvelle hésitation. Répondre revenait à avouer qu'elle continuait de délirer. L'aller simple pour la cellule capitonnée, avec camisole en cadeau. Hollingsworth inclina la tête sur le côté. Niamh l'entendit presque lui répéter qu'elle devait se montrer honnête.

– En sortant de chez moi, juste avant de venir ici, reconnut-elle alors, le feu aux joues.

– La connaissez-vous ?

– Non. Mais je sais qui elle est.

Elle ne lui avait jamais posé la question, pourtant. Le docteur Falk martelait qu’il fallait ignorer les *fantômes*, éviter de leur donner corps, leur refuser toute réalité. Il s’agissait de manifestations de sa maladie : elle devait se comporter comme s’ils n’existaient pas pour qu’ils puissent un jour disparaître. Mais depuis trois mois qu’elle vivait dans cet appartement, et malgré toutes ses tentatives pour l’occulter, la vieille dame se tenait toujours là. Elle portait tous les jours le même affreux pardessus en tartan vert et rouge et un chapeau tout aussi laid, sur lequel étaient fichés une plume de faisan et une espèce de foulard gris qui ressemblait à un rat mort. Elle parlait toute seule, s’indignant de la nonchalance des jeunes, les piètres résultats d’un parti politique débouté du pouvoir depuis des lustres ou encore sur ces fichus imbéciles qui ne remettaient jamais le tapis de l’entrée en place. En réalité, cette femme avait vécu dans l’immeuble durant vingt-cinq ans, jusqu’au jour où elle s’était pris les pieds dans ledit tapis en rentrant de son marché. Elle avait trébuché et s’était cogné la tête contre les marches. Après trois jours de coma, les médecins l’avaient déclarée morte. Visiblement, elle était attachée à cette cage d’escalier, puisqu’elle avait traversé la moitié de la ville pour y revenir après son décès.

– D’où tenez-vous cette histoire ? s’étonna Mrs Hollingsworth, l’air surpris que Niamh eût pu inventer un pareil délire.

– Du concierge.

– L’avez-vous apprise avant de remarquer la vieille dame, ou après ?

– Après. Je lui ai posé la question trois semaines après mon arrivée.

- Et avez-vous un jour tenté de discuter avec elle ?
- Surtout pas !

Cette idée saugrenue la perturbait. Elle se tortilla sur sa chaise et jeta un nouveau coup d'œil vers la porte.

- Le docteur Falk a dit...
- Savent-ils que vous les voyez ?
- Euh... Pas si je fais semblant que non.

La psychiatre la considéra durant quelques instants, caressant d'un air distrait sa lèvre écarlate du bout du doigt. Sa manucure était parfaite. Elle fixait Niamh, hésitait sur la conduite à tenir. En son for intérieur, la jeune fille ne comprenait pas quel problème la taraudait : il suffisait de lui prescrire les mêmes médicaments dont elle se gavait tous les jours, lui enjoindre de pratiquer les exercices de relaxation inutiles et, pourquoi pas, l'inciter à remplir un petit carnet de bord de ces visions délirantes. À force, elle commençait à connaître la méthode. Peut-être s'orienterait-elle vers la psychiatrie, dans deux ans ?

Soudain, Mrs Hollingsworth se pencha en avant et croisa les mains devant elle, avec l'air d'un mafioso prêt à proposer une offre défiant toute concurrence. Une alarme d'autodéfense retentit dans le crâne de Niamh : attention, blouses blanches en approche !

– Soyons tout à fait franches l'une envers l'autre, miss O'Bannon, la pressa la psychiatre avec le plus grand sérieux. Pensez-vous que ces visions sont *réellement* des hallucinations ?

Cette fois-ci, la technique de l'huître apparut à la patiente comme la plus appropriée : elle se renferma aussitôt dans sa coquille. « Visions », « réellement » et « hallucinations » ne sonnaient pas bien ensemble, et ils paraissaient presque obscènes dans la bouche d'une femme qui se devait de re-



présenter la raison. Falk avait joué la même carte à deux ou trois reprises. Naïve au début, Niamh avait vite gagné un ticket de trois mois pour l'hôpital psychiatrique. Les deux suivantes, elle avait eu la bonne idée de répondre qu'elle ne croyait rien de ce qu'elle voyait. Falk s'était alors contenté d'une nouvelle ordonnance. Une de plus dans son dossier médical, épais comme l'annuaire de Dublin. Hollingsworth avait peut-être l'air sympathique, rien ne démontrait qu'elle ne caressait pas la même idée depuis les premières minutes de leur entretien.

La psychiatre saisit sans doute ses interrogations, car elle ferma la pochette en carton et la posa sur la pile qui s'amoncelait sur le bureau. Tentait-elle de prouver que son interrogatoire servait un intérêt autre que professionnel ? Niamh jugea l'essai manqué. Encore plus nerveuse, elle sera son sac contre elle et s'avança sur le bord de son siège, prête à bondir.

– Je-je-je peux partir ?

– Répondez à ma question, s'il vous plaît.

– Oui, ces visions sont des hallucinations. Je peux y aller ?

– Miss O'Bannon, je souhaite juste vous aider. Ne pensez pas que je compte vous faire enfermer sur la base de quelques mots : il m'en faut beaucoup plus que cela. Vos séjours en centre de soins se sont révélés tout à fait inefficaces face à votre problème. Le docteur Falk aurait dû en tenir compte et il s'en est abstenu. Il me revient maintenant d'étudier votre cas, mais si vous me mentez, je n'aurai jamais toutes les cartes en main pour vous soigner. Dites-moi, en toute sincérité, ce que vous pensez de vos visions.

Les épaules de la jeune fille s'affaissèrent. Son cœur battait la chamade. Foldingue ne lui avait jamais parlé de cette

façon, ni jamais regardée avec une telle franchise. Hollingsworth savait où elle voulait en venir, et elle connaissait très bien son état d'esprit. Pour autant, Niamh pouvait-elle réellement se fier à elle ? Pouvait-elle avoir la certitude que la psychiatre ne la recommanderait pas aux blouses blanches à l'issue de leur rendez-vous ?

Le sang martelait ses tempes. Ce qu'elle pensait de ces visions ? Après toutes ces années de thérapie, de médicaments, de solitude, pourquoi se manifestaient-elles sans relâche ? Pourquoi les percevait-elle toujours en dépit des dizaines de pilules qu'elle avalait chaque jour ? Pourquoi cette vieille dame continuait-elle de pester après les malotrus qui dérangent le tapis du vestibule, pourquoi était-elle encore là, alors que Niamh l'ignorait comme on le lui avait préconisé ? Elle savait très bien quelle réponse apporter à ces questions, mais elle refusait de l'admettre. Six ans de suivi ne s'effaçaient pas d'un coup de cuillère à pot, juste parce qu'une belle femme avec un sourire avenant et l'air sympathique le demandait.

Des larmes lui brouillèrent tout à coup la vue, et sa faiblesse la mortifia. Après tout ce temps, elle était pourtant habituée à ces interrogatoires censés la pousser dans ses retranchements. La manœuvre ne présentait aucun secret pour elle et elle connaissait toutes les astuces pour s'en libérer. L'image de la patiente sortant du bureau en pleurs s'imposa à son esprit. Comme elle, quitterait-elle la pièce en geignant, étreignant son sac comme une bouée de sauvetage ? Finalement, elle aimait bien Foldingue. Avec lui, au moins, elle savait à quoi s'attendre.

— Miss O'Bannon ?

Le timbre de la psychiatre était doux, chaleureux. *Aie confiance*, chantait le serpent dans *Le livre de la jungle*.

Niamh ferma les yeux ; les larmes roulèrent sur ses joues et s'écrasèrent sur le dos de ses mains. Elle secoua la tête et déglutit avant de répondre. Le trémolo de sa voix ne la choqua même pas :

– Ce sont des hallucinations.

## 2.

### *HIGH CREEK*

Grand-mère disait toujours : « On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre ». Cette maxime s'appliquait-elle aussi aux entretiens d'embauche ?

Niamh se pencha vers le miroir de la salle de bain, au-dessus du lavabo, et examina son reflet d'un œil critique. Avec ses cheveux roux tirés en arrière, le maquillage trop prononcé sur ses yeux et ses lèvres, la surdose de blush sur ses pommettes, elle semblait plutôt prête à parader sur un char au carnaval de Rio. On lui aurait presque donné l'âge de sa mère – et pourtant celle-ci évitait toujours d'avoir la main si lourde sur les cosmétiques.

Dépitée, la jeune fille déversa la moitié de la bouteille de démaquillant sur un morceau de coton et entreprit de faire disparaître toutes les traces de ce carnage. Son visage habituel – quoiqu'un peu rouge – revit enfin la lumière du jour. Tâches de rousseur, cicatrice sur le nez et grain de beauté sur le front inclus. Bon, elle ne ressemblait pas à une star de cinéma, mais au moins, on la reconnaissait. Mamie O'Bannon repasserait pour les cours de séduction. Mrs Hollingsworth, qui l'avait recommandée pour ce poste, avait pourtant bien insisté sur l'importance de ne pas trop s'apprêter, de s'habiller avec simplicité. Pas de tailleur bon chic bon genre ni d'escarpins importables : un pull, un jeans, des chaussures plates, sa panoplie habituelle, en somme. L'adolescente dans le miroir l'observait avec gravi-

té. Tout à fait insipide, mais elle avait perdu son air de cadavre pas frais. Ça irait.

Niamh détestait ignorer ce qui l'attendait. Mrs Hollingsworth avait parlé d'un « job d'assistante » pour un « homme follement intéressant ». La petite note aiguë sur le *follement* avait éveillé un soupçon de curiosité chez sa patiente. Elle n'imaginait pas la psychiatre, tirée à quatre épingles et toujours maîtresse d'elle-même, comme une mijaurée capable de glousser devant un homme, mais le ton employé s'avérait très clair : il lui plaisait sans le moindre doute. Elle avait ensuite sorti du tiroir de son bureau une carte de visite en la tenant avec révérence entre le pouce et l'index, avant de la lui confier comme une relique sacrée.

– Il attend votre venue. Mardi prochain, seize heures trente. Je compte sur votre ponctualité.

À leur troisième entretien, Niamh avait fini par admettre l'idée que Mrs Hollingsworth ne comptait pas l'envoyer chez les cinglés à la première rechute. Après sa première crise de larmes, la psychiatre lui avait offert un mouchoir en papier, l'avait rassurée, puis donné un rendez-vous pour la semaine suivante. Là encore, elle l'avait interrogée sur les fantômes, insistant sur la nécessité de se montrer franche. Et, surtout, elle avait de façon drastique diminué la dose de médicaments que la jeune fille devait ingérer chaque jour. De treize cachets, seuls trois demeuraient encore dans son pilulier – un antidépresseur, un calmant et un léger somnifère. Les bienfaits de ce traitement bien moins draconien s'étaient vite fait sentir. Le brouillard qui enveloppait autrefois le cerveau de Niamh semblait s'être dissipé. En revanche, la vieille dame et son affreux chapeau continuaient d'attendre dans la cage d'escalier. À choisir entre un tas de

médicaments et juste un peu, pour le même résultat, elle préférait la méthode de sa nouvelle psychiatre.

Elle hésitait toujours à croire en sa chance. En un coup de fil, Mrs Hollingsworth lui avait déniché un entretien d'embauche. Elle lui avait même assuré qu'elle nourrissait de bons espoirs quant à l'issue de celui-ci. Que fabriquait cet homme, au juste ? Retapait-il les cinglés pour les ramener dans le droit chemin de la raison, ou bien dévorait-il les jeunes filles qui se présentaient chez lui à l'heure du thé ? Niamh avait glissé la carte dans son sac à dos en s'interdisant toute illusion. De simples lettres noires, dans une police quelconque, indiquaient *H. Mardling, High Creek, Galway*. Un numéro de portable, une boîte mail, rien d'autre. Aucune information sur le genre de travail qu'il effectuait, ni même un logo. Mrs Hollingsworth avait dessiné un plan au dos d'une enveloppe usagée pour lui expliquer la route à suivre – le GPS de son téléphone, lui, cherchait toujours High Creek depuis deux jours.

Abandonnant le miroir et la terrible réalité de son image, la jeune fille enfila un caban, sa fidèle paire de babies bleues, et quitta le studio qu'elle occupait au-dessus de la bibliothèque municipale, son sac sur le dos. La vieille femme la salua au pied de l'escalier. Niamh lui répondit d'un bref signe de tête. Depuis quelques jours, elles répétaient le même rituel : un sourire courtois de la dame, un salut de la part de l'adolescente, pas un mot échangé. Il fallait l'ignorer, serinait le docteur Falk. Mais depuis Hollingsworth, elle s'autorisait cet écart. Cela semblait plaire à l'occupante du vestibule, et Niamh, elle, se sentait moins coupable de passer devant elle sans le moindre bonjour. Elle avait bien conscience de tricher avec la réalité et de donner corps à cette chimère, mais, sans trop comprendre

pourquoi, son regard sur ses délires commençait à changer. *Pensez-vous que ces visions sont réellement des hallucinations ?* Elle n'en savait rien. Elle ne savait plus rien du tout.

À quelques mètres de là, son scooter gris attendait sur le parking du bureau de poste ; elle glissa sa tête dans le casque et s'assit derrière le guidon, avant de s'engager dans la circulation encore fluide de cet après-midi. Selon son GPS, vingt-cinq minutes suffisaient pour quitter Galway, emprunter les routes de campagne vers le nord et atteindre le lac Corrib, près duquel s'élevait en théorie le manoir de High Creek. Par souci de ponctualité, et comme elle ignorait la localisation exacte de son objectif, elle comptait une demi-heure supplémentaire ; si elle parvenait là-bas en avance, elle garerait le scooter sur le bas-côté et patienterait jusqu'à l'heure du rendez-vous. Il ne s'agissait pas son premier entretien d'embauche, mais elle voulait à tout prix mettre toutes les chances de son côté cette fois-ci.

L'engin pétaradant quitta les voies bien entretenues de la ville quinze minutes plus tard, pour cahoter sur les nids de poules des chemins menant à High Creek. La route était étroite mais parfaitement déserte : les touristes évitaient le lac à cette période de l'année, et préféraient se rapprocher de la côte. De gros nuages noirs alourdissaient le ciel, promettant une belle ondée avant la fin de la journée. On aurait presque pu croire qu'ils narguaient Niamh et attendaient le meilleur moment pour crever et déverser leurs trombes d'eau. Avec sa chance, elle aurait droit à une averse juste avant son rendez-vous, histoire de se présenter à son avantage pour l'entretien.

Aucun panneau ne confirma qu'elle se rendait dans la bonne direction ; elle devait se fier au plan grossier dessiné par Mrs Hollingsworth. Toute à sa recherche, elle roulait à

une allure bien inférieure aux possibilités offertes par sa machine, mais elle préférait conserver sa concentration. La seule indication dont elle était sûre concernait le lac Corrib : si elle le dépassait, cela signifiait qu'elle était allée trop loin. Les écouteurs de son lecteur MP3, réglé sur une station de radio locale, diffusaient un vieux tube de Michael Jackson qu'elle entendait sans l'écouter. Autour d'elle, ce n'était que verdure et ciel gris. Des haies cernaient la route et l'empêchaient de repérer la maison ; elles s'ouvraient parfois sur un chemin ou un accès à un champ. Niamh ralentissait un peu plus à leur approche, au cas où, puis poursuivait son périple. La psychiatre avait indiqué « quelque part sur la droite ». Tout ce que la jeune fille savait de son objectif se bornait à une allée de peupliers, rien de plus.

À l'abord d'un virage, la forme bleu électrique d'une voiture apparut dans le rétroviseur. Niamh y jeta un bref regard, s'y reprit à deux fois. Elle roulait bien au-delà de la limite autorisée : en moins d'une minute, elle combla la distance qui les séparait et dépassa le scooter à vive allure, mordant la berne et manquant de déraper dans le talus. L'adolescente agrippa le guidon pour serrer à gauche. La voiture fonça dans un bruit de moteur furieux, si vite que Niamh ne distingua rien de plus que l'arrière typique d'une Mini. Elle ouvrit des yeux ronds, tandis que ses doigts desserraient un peu plus la poignée de l'accélérateur. Une telle vitesse sur une voie si étroite relevait de la folie pure !

Bien que tremblante et d'une prudence redoublée, la jeune fille poursuivit sa route et finit par trouver l'allée décrite par la psychiatre : une entrée infinie, bordée de hauts peupliers, dont l'aspect décharné en ce début de décembre donnait un côté sinistre à l'endroit. Niamh jeta un coup d'œil à sa montre. Il restait vingt minutes avant le rendez-



vous. Les gravillons blancs crissèrent lorsque son scooter s'engagea sur le chemin. Par réflexe, elle coupa le sifflet à Rihanna – qui avait succédé à Michael Jackson sur les ondes – pour mieux se concentrer. Un talus de part et d'autre de l'allée masquait le paysage derrière les hauts troncs, mais le lac Corrib devait se trouver quelque part vers l'ouest. Après quelques instants – où elle craignit de ne jamais parvenir au bout –, l'imposante silhouette d'un vieux manoir du XVIIe siècle se dressa enfin devant elle. Un véritable manteau de lierre enserrait la pierre grise de la façade, flanquée de dizaines de fenêtres réparties sur deux étages. Trois marches lisses conduisaient au perron, au pied d'une splendide double porte de bois. Le parc bordant l'édifice bénéficiait sans conteste de soins attentionnés : pelouse émeraude digne d'un terrain de golf, arbres fruitiers enveloppés pour l'hiver et haies taillées au millimètre. Des parterres de fleurs désherbés avec minutie attendaient les prochaines plantations ; la terre était grasse et bien aérée. Au centre de la cour, une Vénus plus vraie que nature se languissait de la glorieuse époque où son amphore déversait une eau limpide dans la majestueuse fontaine, à présent recouverte de mousse.

Impressionnée, Niamh s'immobilisa peu avant le perron. Ses oreilles bourdonnèrent lorsque le moteur du scooter s'arrêta en crachotant, mais elle n'y prêta pas attention. Son regard venait de tomber sur un détail qu'elle n'avait pas remarqué à son arrivée, et qui la frappa soudain dans toute son horreur. La Mini bleue était stationnée quelques mètres plus loin, de biais, le coffre grand ouvert. Une paire de jambes en dépassait. Il lui fallut un instant pour réaliser qu'elles bougeaient. Leur propriétaire s'extirpa du véhicule et, l'espace d'une seconde, la jeune fille se demanda par quel miracle il avait pu se couler avec tant d'aisance dans un

habitable aussi minuscule. Ses cheveux étaient de la même couleur que la voiture, détail insignifiant ou véritable clin d'œil à son bijou ? Il se tourna vers elle et agita la main dans sa direction, un sourire cordial sur ses lèvres expressives.

– Salut ! lança-t-il tandis qu'elle osait enfin retirer son casque. Niamh, exact ?

– En effet.

Il parlait d'une drôle de voix, un peu chantante, comme celle d'un lutin dans les contes de fées. Niamh saisit la main qu'il lui tendait pour la serrer, et il lui rendit sa poigne avec une vigueur amusante. En dépit de sa conduite désastreuse, elle lui attribua très vite l'étiquette « sympathique ». Il lui paraissait à peine plus vieux qu'elle, la vingtaine, guère plus. Sa coupe de cheveux – ou plutôt son absence de coupe –, ses vêtements raccommodés n'importe comment et la peluche jaune vif accrochée à son rétroviseur détonnaient avec la solennité de l'endroit où ils se trouvaient.

– Mr Mardling ? osa Niamh, bien qu'elle connût déjà la réponse.

– À l'intérieur, répondit son interlocuteur. Moi, je suis Ian, son secrétaire.

– Ah oui ?

Elle serra les lèvres, perplexe. Si Mardling s'offrait déjà les services d'un secrétaire, en quoi avait-il besoin d'une assistante ?

Le claquement du coffre de la Mini ramena la jeune fille à la réalité. D'un signe de tête, Ian lui enjoignit de le suivre dans le manoir. Elle prit une longue inspiration. Après tout, on l'attendait : elle s'embarrasserait de questions inutiles plus tard. On lui expliquerait tout le moment venu.

Ian la précéda dans un gigantesque hall, au sol dallé à demi recouvert d'un épais tapis de laine pourpre. Il lança ses clés

sur une console de marbre surmontée d'un large miroir à cadre doré – Niamh tenta de se persuader qu'il s'agissait bien de plaqué – puis il gravit les marches de l'escalier en sautillant. Arrivés au premier étage, ils prirent à droite, empruntant un long couloir aux murs décorés de tableaux et de gravures. Tout cela valait sans doute une petite fortune. Quelque part, le disco entraînant du groupe Abba résonnait, faisant presque vibrer l'édifice. Un manoir du XVI<sup>e</sup> siècle était le dernier endroit où Niamh s'attendait à entendre ça.

Ian ouvrit tout à coup une nouvelle porte et tendit la main pour l'inviter à entrer.

– Je vais prévenir m'sieur Mu de ton arrivée. Installe-toi comme tu veux.

– Monsieur Mu ?

Mais il repartait déjà dans l'autre sens, son étrange pas sautillant assourdi par le tapis du couloir. Étonnée, la jeune fille risqua un coup d'œil dans la pièce qu'il venait de dévoiler. Si la splendeur des meubles lui arracha un sifflement admiratif, la vue sur le jardin, imprenable, lui coupa le souffle. Les quelques arpents de terre visibles de la cour ne représentaient que la partie émergée de l'iceberg : un vaste parc s'étendait à l'arrière de la bâtisse, avec pour toile de fond la surface miroitante du lac Corrib. Quel homme pouvait être assez riche pour s'offrir une demeure pareille, au milieu d'un décor hollywoodien ? Et, surtout, quelle paye ce Mr Mardling pouvait-il bien proposer à ses employés ?

*If you're all alone when the pretty birds have flown...*

Et les filles d'Abba continuaient leur refrain entraînant. Niamh avait l'étrange impression que ses yeux et ses oreilles se trouvaient à deux endroits différents.

– Que pensez-vous de la vue ?

La voix, plus grave et posée que celle de Ian, la tira de ses réflexions. Elle se retourna vivement avec la désagréable sensation d'être prise en flagrant délit de vol de bonbons, mais l'homme qui se tenait derrière elle affola son cœur pour bien d'autres raisons. Durant un instant, Niamh se demanda si elle ne s'était pas endormie sur son dernier roman à l'eau de rose. Oui, c'était sans doute ça. Elle se trouvait chez elle, dans son lit, en train de baver sur son oreiller, à fantasmer sur un comte aux mœurs sensuelles et fantasques. Mr Mardling – car elle était à présent certaine qu'il s'agissait bien de lui, cette fois – n'était pas très grand, mais un charme fou se dégageait de lui. Ses traits fins réussissaient le tour de force de conjuguer impénétrabilité et sympathie, et il arborait un léger sourire qui atteignit sa visiteuse au cœur avec la même précision qu'une flèche de Cupidon. La paire de lunettes qui ceignait ses yeux sombres ternissait à peine son visage avenant, encadré de boucles brunes.

Les jambes flageolantes, Niamh bafouilla quelques mots. Il eut la délicatesse de passer outre son embarras.

– Je vous en prie, venez vous asseoir. Ian va apporter le thé. Miss O'Fallon, je présume ?

– O'Bannon, corrigea-t-elle, un peu vexée. Mr Mardling ?

– Lui-même.

Il s'installa dans un fauteuil de velours bleu. La fluidité de ses gestes paraissait presque surnaturelle tant ils étaient gracieux. Dans son roman de bit-lit, il aurait sans doute joué le rôle du vampire au sex-appeal irrésistible. Pour une fois, Niamh aurait volontiers succombé à la tentation de se laisser mordre.

Elle s'empressa de le rejoindre. Les genoux serrés, les mains jointes, elle osait à peine lever le regard vers son in-

terlocuteur. Celui-ci, en revanche, la dévisageait avec le plus grand intérêt, l'index posé sur ses lèvres fines. Il devait la trouver tout à fait ridicule, à se comporter en vierge effarouchée. À moins que la vue d'une adolescente, tout émoustillée devant lui, ne lui plût. Comme dans le bureau de la psychiatre, Niamh songea au pervers qui attendait les jeunes filles dans son manoir isolé. Peut-être cachait-il les corps de ses précédentes victimes derrière les innombrables portes de son repaire, comme Barbe Bleue ?

L'arrivée de Ian lui ôta un immense poids de la poitrine. Le secrétaire aux cheveux bleu électrique posa un plateau sur la table basse disposée entre les fauteuils et sauta dans l'un d'eux. La jeune fille préféra concentrer son attention sur ses chaussons lapins plutôt que de relever les yeux vers le maître des lieux.

– Quel âge avez-vous, Miss O'Bannon ? questionna tout à coup Mardling.

– Seize ans, dit-elle du tac au tac, presque surprise par la soudaineté de sa réponse.

– Vous étudiez à Galway ?

– Oui. En première année du cycle senior, au Galway Community College. Mais je cherche un job à mi-temps pour devenir plus autonome.

– Vous n'avez donc pas encore trouvé chaussure à votre pied ?

Niamh lui jeta un coup d'œil inquisiteur, mais il parlait à l'évidence de travail, pas d'autre chose. Les joues de la jeune fille la brûlèrent ; elle adressa une courte prière à tous les dieux qu'elle connaissait pour qu'elles rougissent moins qu'elle ne le craignait.

– Euh... Non, pas en ce moment.

– Quelle expérience possédez-vous ?

– Expérience ?

Le mot avait franchi ses lèvres sans qu'elle puisse le retenir, tout comme son timbre embarrassé. Mr Mardling lui accorda un sourire indulgent. Niamh se sentit aussi petite et laide qu'un crapaud.

– Quel genre de métiers avez-vous exercés ?

– Oh ! Euh... Je... J'ai été serveuse. Et assistante de bibliothèque. Et... diseuse de bonne aventure.

Ian s'esclaffa, d'un rire si clair et si joyeux qu'une partie de sa tension s'envola. Mr Mardling lui adressa un regard amusé, puis se pencha pour servir le thé. Il possédait de longues mains fines et pâles – l'adolescente nota alors que tout chez lui, à l'exception de ses cheveux, était blanc : des pieds à la tête, il ne portait que cette couleur, jusqu'à la pointe de ses chaussures. Cette singularité lui donnait l'air d'une Blanche Neige des temps modernes.

Ian s'empara de l'assiette à biscuits pour la présenter à leur invitée. L'odeur des scones chauds flatta les narines de Niamh. Elle en prit un et remercia le secrétaire d'un léger signe de la tête, tant pour le gâteau que pour ses efforts à détendre l'atmosphère.

– Puis-je vous demander en quoi consiste le travail que vous me proposez ? osa-t-elle s'enquérir, un peu plus à l'aise. Mrs Hollingsworth a dit que vous aviez besoin d'une assistante.

– Mrs Hollingsworth ?

Mardling interrogea Ian du regard. La bouche pleine, des miettes de scone sur son pull marin reprisé aux manches et au col, le jeune homme s'efforça d'avaler avant de répondre.

– La psychiatre. L'année dernière, son mari, lança-t-il en guise d'explication.

– Oh ! Oui, bien sûr. Mrs Hollingsworth. Veuillez m'excuser. Je n'arrive jamais à me rappeler des noms. Par

chance pour moi, Ian a une excellente mémoire. Donc, vous êtes une patiente de Mrs Hollingsworth, si j'ai bien saisi ?

– En effet. Elle m'a dit que vous recherchiez quelqu'un comme moi.

– Cela se pourrait. Vous vivez à Galway ?

– Oui. En quoi...

– Avez-vous des phobies particulières ?

– Des quoi ?

– Des phobies. Des peurs.

– Oui, je... j'ai compris. Je... non.

C'était un mensonge effronté, mais Niamh refusait de lui confier son angoisse obsessionnelle quant aux seringues, aux endroits clos et aux cadavres. Certaines choses devaient demeurer de l'ordre du privé, même si on lui promettait un salaire à la hauteur de ses espérances.

Mr Mardling la considéra sans rien dire durant un long moment, comme s'il reniflait la supercherie. La jeune fille se dandina dans son fauteuil et grignota un autre bout de scone. Confiture de fraises, sa préférée. La pâte s'effritait sous la dent avec un savoureux goût de beurre ; le gâteau lui rappelait ceux que sa grand-mère mettait au four, dans son enfance. Elle surprit le regard inquisiteur de Ian et jugea bon de commenter :

– Un vrai délice !

Le sourire du secrétaire confirma ses pensées : il les avait préparés lui-même.

– Depuis combien de temps consultez-vous le cabinet de Mrs Hollingsworth ? demanda soudain Mr Mardling, l'air beaucoup plus sérieux.

– Depuis qu'elle est arrivée, c'est-à-dire deux semaines, admit-elle.

– Et avant cela ?

Niamh sentit un poids tomber au fond de son estomac, mais la faute n'en revenait pas aux biscuits. La psychiatre avait bien sûr précisé à Mr Mardling qu'elle était complètement folle.

– Le docteur Falk me suit depuis six ans.

– Pour quelle pathologie ?

– Excusez mon impertinence, Monsieur, mais en quoi ma névrose pourra-t-elle déterminer si je corresponds oui ou non au travail que vous souhaitez me confier ?

*I'm the shoulder you can cry on...*

L'incongruité de la situation dut paraître évidente à tout le monde, car ils levèrent tous en même temps les yeux vers le plafond. La pop d'Abba résonnait toujours dans le manoir. Quelqu'un vivait encore ici, ou bien Mr Mardling avait oublié d'éteindre son poste de radio avant de descendre. Il démentit cependant cette dernière idée en poussant un profond soupir.

– Ian, pourrais-tu monter dire à Jack de couper sa fiche musicale, s'il te plaît ? Et de nous rejoindre.

– Tout de suite.

Le secrétaire se leva, adressa un bref coup d'œil à Niamh et quitta la pièce. Il traînait des pieds en sortant, et une moue de répulsion déformait ses lèvres. À l'évidence, la mission confiée par son employeur ne lui plaisait guère. À moins que laisser la jeune fille seule avec Mr Mardling le dérangent. L'image des femmes décapitées dans un placard revint hanter l'esprit de Niamh, terriblement réaliste, et ses poings se serrèrent sur ses genoux. Elle pria pour que Ian ne s'absente pas longtemps. L'écrasante présence du maître de maison la tétanisait.

– Veuillez m'excuser si je réserve pour l'instant ma réponse à votre question, miss O'Bannon, reprit celui-ci avec douceur. Je me dois d'évaluer vos compétences avant de



prendre une décision, mais pour cela, il m'est indispensable de mieux vous connaître. Cet entretien vise ce but. N'allez surtout pas croire que je comploterai avec les psychiatres pour déterminer votre degré de folie : ceci ne me concerne pas le moins du monde.

– Quel travail me proposez-vous ? insista-t-elle.

– Eh bien, je dois souvent aider des personnes à résoudre des problèmes qui nécessitent beaucoup de psychologie et de sensibilité. Mrs Hollywater vous a recommandée pour cela.

– Hollingsworth, rectifia-t-elle.

– Hollingsworth. Navré.

La musique s'éteignit soudain, plongeant le manoir dans un silence presque plus terrible que la pop du groupe suédois. Niamh baissa les yeux vers sa tasse de thé. Après quelques minutes inconfortables, au cours desquelles Mr Mardling se contenta de l'observer sans un mot, Ian pénétra de nouveau dans le salon et s'installa en travers de son fauteuil. Le sourire qu'il adressa à l'adolescente dissipa quelque peu sa nervosité. À croire qu'il possédait un pouvoir antistress.

– Ah, mais j'ignorais qu'on recevait une invitée ! s'exclama une voix du côté de la porte. Et elle est *très* jolie !

Les joues brûlantes, Niamh releva la tête. Une vague sensation de malaise s'empara d'elle tandis que son regard croisait celui d'un troisième homme. Elle aperçut furtivement un sourire – un large sourire en triangle, étrange, d'une oreille à l'autre, qui dévoila une rangée de dents d'une blancheur parfaite. Sa tasse s'écrasa sur le sol et le thé se répandit sur le tapis, mais l'attention de la jeune fille demeura tournée vers le nouvel arrivant. Sa bouche s'ouvrit sur une exclamation muette, incapable de jaillir de sa gorge nouée par la stupeur et l'effroi. L'homme la toisait, gigantesque, noir comme la nuit, pâle comme la mort. Ses yeux

s'écarquillèrent. Elle devait faire un mauvais rêve. *Affreux, visqueux...* Son cœur manqua un battement et elle agrippa l'accoudoir de son fauteuil. Un cauchemar.

Non loin d'elle, la tasse de Mr Mardling tinta dans sa soucoupe, et sa voix lui parvint, lointaine et pourtant aussi claire qu'un coup de tonnerre :

– Vous êtes engagée.

### 3.

## *FANTÔMES*

Niamh sentit toute couleur désertir son visage en un instant. Elle avait entendu les mots de Mr Mardling, mais bien loin de la réjouir, ils ne l'enfoncèrent qu'un peu plus dans la perplexité et la panique. Dans l'encadrement de la porte, si grand qu'il devait se baisser pour éviter de heurter le chambranle, le jeune homme au sourire dérangent continuait de la dévisager. Ses yeux scintillaient d'une étrange lueur dorée, par ailleurs seule couleur notable, chez lui : il était aussi sombre que Mr Mardling paraissait lumineux. La noirceur de ses cheveux et de ses vêtements tranchait avec l'extrême pâleur de sa peau.

Sans plus attendre, il s'avança vers l'adolescente. Il la rejoignit sans le moindre effort en deux pas, deux immenses enjambées qui comblèrent sans peine la distance qui les séparait. S'accroupissant à ses côtés, il appuya ses coudes sur le bras du fauteuil pour se rapprocher encore plus. Sa position évoquait celle d'une horrible araignée noire, mais bien autre chose paralysait Niamh en cet instant.

– Je vous présente Jack, annonça Mr Mardling derrière elle.

– Non, souffla-t-elle, pétrifiée.

Elle ne parvenait pas à détacher son regard du jeune homme. Il la contemplait avec la même expression avide qu'un python sur le point d'engloutir une proie. Elle connaissait cette pâleur, ce froid qui émanait de lui. Elle l'avait ressenti des centaines de fois depuis la mort de son père, mais aujourd'hui, elle refusait d'accepter ce qui se passait.

Sa véritable nature lui sautait aux yeux, comme pour tous ceux qu'elle avait croisés avant lui : elle le savait au plus profond de son cœur, comme si quelqu'un avait tatoué le mot sur son front. *Fantôme*. Un cri d'horreur menaça de sortir de sa gorge mais y resta piégé. Pourquoi Mr Mardling insinuait-il qu'il le voyait, lui aussi ?

– Je suis Jack, acquiesça l'hallucination.

Sa voix grinçait, nasillarde. Il semblait deviner quelles affres assaillaient la jeune fille, car il ressentait le besoin de confirmer les paroles de l'homme en blanc qui frémissait d'excitation non loin d'eux. Niamh ferma les yeux, enfonça ses poings sur ses paupières, tenta un nouveau regard. Le spectre se tenait toujours là, aussi proche qu'auparavant. Non, il se penchait même un peu plus vers elle. L'adolescente se recroquevilla dans son fauteuil pour s'éloigner de lui.

– Vision, vision, vision, marmonna-t-elle pour s'en persuader.

– Voulez-vous un bonbon ? proposa Jack.

En un tournemain, une confiserie enveloppée d'un papier étincelant jaillit dans sa main, longue, maigre et blanche, qui lui donna des frissons. Pour la première fois depuis toutes ces années, cette hallucination-là emplissait Niamh de dégoût et de crainte.

– Jack ! le réprimanda aussitôt Mardling.

– Oh, j'essayais juste me montrer poli, se défendit le jeune homme d'un air outragé.

– Miss O'Bannon, tout ceci doit beaucoup vous déstabiliser, mais...

– Non, non, j'ai l'habitude. Je dois juste l'ignorer, voilà tout.

Faire comme s'il n'existait pas, regarder ailleurs, ne pas lui adresser la parole : son rituel quotidien durant six ans. Comme avec la vieille dame du vestibule, le garçon dans la

cuisine du pub, cet autre qui étudiait sans cesse les horaires du bus devant l'école. Ne pas lui donner corps. Ne surtout pas donner l'impression d'y croire. Elle se répétait le mantra du docteur Foldingue comme un disque tournant en boucle, mais, comme tous les fantômes qui constituaient son quotidien, Jack se tenait toujours au bord de son fauteuil, et son bonbon brillait dans la lumière déversée par les hautes fenêtres du salon.

– Hélas, vous ne rêvez pas, Niamh, reprit Mardling d'une voix apaisante. Jack existe bel et bien.

– Mais non, il s'agit juste d'une hallucination !

– Vous le voyez comme un homme plutôt jeune, très grand, aux cheveux noirs et aux yeux dorés. Il porte un manteau et un pantalon noirs et, en ce moment même, il s'accroupit près de vous. Et il continue de vous proposer un bonbon.

La voix de Mr Mardling se durcit sur ces derniers mots. Avec un soupir exaspéré, Jack rangea la confiserie dans la poche de son long pardessus, sans détacher son regard de Niamh. Ses yeux tentaient toujours de l'hypnotiser : il ressemblait en tout point à un python.

Elle secoua la tête au ralenti. Elle savait pourquoi Mardling lui décrivait ainsi le fantôme. Il cherchait à prouver qu'il le voyait, lui aussi. Pourtant, à n'en pas douter, *Jack* appartenait au même genre de créatures que la vieille dame et tous ses semblables. La certitude de se trouver en présence d'un spectre ne s'expliquait pas. Elle se *sentait*, et à cet instant, Niamh en était convaincue.

Elle passa une main fébrile devant ses yeux, mais Jack s'accroupissait toujours devant à elle lorsqu'elle le regarda à nouveau. À dire vrai, elle s'y attendait un peu.

– Essayez-vous de me dire que j'ai consulté près de six ans pour des prunes ? demanda-t-elle enfin d'une voix dont le calme la surprit elle-même.

– Hélas, les médecins se contentent bien souvent de leur propre logique, pour expliquer l'inexplicable, répondit Mardling.

Niamh enfouit son visage dans ses paumes pour rassembler ses esprits. Avec le temps, elle avait appris à ne plus s'étonner de rien : mieux valait rester stoïque lorsqu'un spectre traversait un mur devant soi sans crier gare, ou quand il surgissait des toilettes en poussant des lamentations stridentes. Elle donnait le change, agissait comme si de rien n'était. Elle leurrait tout le monde, avec un aplomb extraordinaire – sans quoi on l'enverrait *manu militari* dans le premier asile disponible. La survie passait par la maîtrise de soi et la capacité à ignorer ce qu'on voyait. En dépit de la surprise et de la terreur, il suffisait de sourire, de continuer à discuter, et la supercherie trompait n'importe qui. Elle excellait à ce jeu. Sa mère elle-même s'y était laissé prendre plus d'une fois.

Mais ce que H. Mardling lui apprenait là dépassait l'entendement. Depuis six ans, Foldingue la gavait de médicaments, une douzaine de pilules qui la droguaient sans le moindre résultat, et tout ça pour rien ! On l'avait privée d'une jeunesse normale, avec tous les avantages que cela comportait : la joie de ramener des notes convenables à la maison, d'enorgueillir sa famille, d'agir en modèle pour son frère, faire le mur avec une bande de copines, voire fréquenter un ou deux prétendants et glousser comme une dinde en écoutant leurs compliments malhabiles. Tout juste avait-elle pu assister à quelques matches de rugby avec une camarade de classe pour applaudir son petit ami, un grand type carré avec une barbe rousse qui lui donnait l'air d'un pirate. Mais de cette vie « normale », elle ne connaissait rien. Oh, elle aurait pu écrire un mémoire sur les hôpitaux psychia-

triques, les dosages d'antidépresseurs et la meilleure façon de nouer une camisole ! Qui sait, cela intéresserait peut-être quelqu'un un jour ? Elle maîtrisait quelques astuces pour se débarrasser des entraves, le genre qui conviendrait sans nul doute à un prestidigitateur – assistante de magicien, voilà un autre job à essayer, à l'occasion. Les réalisateurs de cinéma avaient eux aussi toujours besoin d'un peu de documentation pour leur prochain blockbuster.

Elle poussa un profond soupir, inspira à nouveau et écarta la main. Jack avait déserté l'accoudoir de son fauteuil pour jouer avec les scones, qu'il déplaçait du bout de son long doigt. En face de Niamh, Ian regardait les biscuits bouger, livide.

– D'accord, finit-elle par lâcher. Donc, je ne suis pas folle, n'est-ce pas ?

– Pas le moins du monde, vous m'en voyez navré, confirma Mardling.

Il l'observait avec un mélange d'appréhension et de compassion, comme s'il redoutait d'assister à sa soudaine explosion. À dire vrai, l'endurance de la jeune fille atteignait ses dernières limites et la catastrophe nucléaire se rapprochait dangereusement.

– Je peux abandonner les médicaments, alors ?

– Je préférerais que vous discutiez de cela avec votre médecin. Un sevrage brutal risquerait de causer plus de dégâts.

– Oh ! Oui. Bien sûr.

Elle reporta son attention sur l'étrange manège de Jack : le spectre soufflait dans l'oreille de Ian, ratatiné au fond de son fauteuil.

– Laisse-le tranquille ! ordonna Mardling, agacé.

– Quand vous parliez de « régler des problèmes », tout à l'heure, vous pensiez aux fantômes, je me trompe ? demanda encore Niamh.

– En effet. Nous avons la *chance*, vous et moi, de pouvoir les voir et les entendre. Ce qui nous désigne comme leurs interlocuteurs privilégiés.

– Alors, quoi, c'est vrai, tout ça ? Les esprits, la dernière tâche à accomplir, puis le paradis qui les attend au bout du tunnel ?

– Le paradis reste un mystère pour moi, mais en ce qui concerne la dernière tâche, oui. Parfois, leur obstination à demeurer dans ce monde vient simplement du fait qu'ils ignorent qu'ils sont décédés. Ils continuent leur vie comme si de rien n'était, et il faut juste le leur signaler.

– Et... « Jack » ?

– Je sais que je suis mort, intervint l'intéressé.

Il suspendit son geste au moment où il s'apprêtait à tirer les cheveux de Ian. Imposant de nouveau l'image du serpent dans l'esprit de Niamh, Jack se coula jusqu'à la jeune fille, enroulant ses doigts arachnéens sur le dossier de son siège. Elle s'attendait presque à ce qu'il l'appelle son « précieux ». Mieux valait rester parfaitement immobile. La tactique défensive de l'opossum avait déjà démontré son efficacité plus souvent qu'elle l'imaginait.

À l'inverse des autres spectres, aussi inodores qu'une photographie ou un dessin, il émanait de Jack un léger parfum de guimauve ou de barbabapa, et peut-être un soupçon de caramel. Ces odeurs l'auraient presque alléchée si son apparence ne l'avait pas à ce point rebutée. Sa réaction la laissait par ailleurs perplexe. D'ordinaire, les fantômes avaient l'air tout à fait normal, comme des êtres vivants de chair et de sang. Ses yeux à lui paraissaient animés d'une vie propre : l'or de leurs iris flavescents semblait liquide et soumis au cycle de marées internes. Pourtant, malgré la fascination indéniable qu'ils exerçaient, la dépravation exhibée sur son visage lupin aurait alerté la plus ingénue des



brebis, et même le Petit Chaperon Rouge l'aurait pressenti sans la moindre erreur.

– Mais moi, je compte bien rester encore longtemps, continua-t-il de sa drôle de voix.

– C'est possible, ça ? s'étonna Niamh à l'attention de Mardling. Les spectres peuvent refuser de s'en aller ?

– Jack est un cas unique, soupira son nouvel employeur.

– Tout à fait unique, répéta le fantôme.

– Et donc, vous attendez de moi... Quoi, au juste ? Que je vous aide à les convaincre de quitter notre monde ? Je croyais que vous aviez déjà un secrétaire.

– Je ne suis pas médium, la détrompa Ian.

À cette confidence soulagée, il essayait de lui faire comprendre qu'il se satisfaisait très bien de son ignorance. Niamh réalisa soudain pourquoi la présence de Jack le troublait à ce point : le spectre demeurerait invisible pour lui, et à en juger par son comportement, celui-ci devait se délecter de le tarauder sans cesse.

– Ian ne voit pas les esprits, confirma Mardling. Il ne peut donc pas m'aider sur ce point. Il me faut d'une personne capable de m'épauler en cas de besoin, quelqu'un de...

– Plus fiable que moi, gloussa Jack.

La jeune fille conserva le silence quelques secondes. La nouvelle peinait à se laisser digérer. Elle avait passé près de la moitié de sa vie à ignorer les fantômes, à les reléguer au rang d'élucubrations. Le docteur Falk lui avait toujours recommandé de ne pas leur adresser la parole, de ne pas les rendre plus réels qu'ils ne le paraissaient déjà, d'éviter de les inclure dans ses routines. Ce que lui proposait Mardling à présent allait à l'encontre de tout ce qu'on lui avait inculqué. Bien sûr, elle possédait pour la première fois de sa vie toutes les qualités requises pour un emploi : elle repérait les

fantômes à un kilomètre, et niveau psychologie, elle en connaissait un rayon, grâce aux heures passées sur le divan du cabinet de psychiatrie. Pour autant, ressentait-elle *l'envie* d'accepter un tel job ? Sa mère hurlerait si elle apprenait en quoi consistait ce travail. Elle déposerait sans doute plainte à l'encontre de Mardling, même. Incitation à l'instabilité psychologique. Et puis, après tout, les spectres lui avaient assez gâché la vie pour qu'elle rechigne à leur rendre de menus services. Pourquoi diable les aiderait-elle à trouver la « lumière » alors que, par leur faute, elle avait dû endurer six ans de calvaire ?

– Réservez votre réponse pour le moment, dit tout à coup Mardling, comme s'il lisait dans ses pensées. Nous aurons tout le temps d'en discuter une autre fois. Cette entrevue a dû vous éprouver, et il serait malvenu de vous imposer un tel choix dès à présent. Réfléchissez-y au calme, et passez-nous un petit coup de fil lorsque vous aurez pris votre décision.

Soulagée, Niamh hocha la tête. L'expérience de Mardling en matière de psychologie ne lui servait pas qu'à raisonner des spectres un peu trop attachés à leur vie mortelle. Sans se faire prier, elle quitta le moelleux de son fauteuil et lui tendit la main, geste qui, elle l'espérait, montrerait tout de même son intérêt pour l'offre généreuse de son nouveau mécène. Mardling dédaigna sa paume. L'espace d'un instant, Niamh se demanda si elle ne devait pas se rasseoir tout de suite et accepter avant que le travail ne lui file sous le nez.

– Passez une bonne fin de journée, miss O'Bannon, dit-il.

La chaleur de sa voix, malgré l'impolitesse de sa retenue, redonna un peu d'espoir à la jeune fille.

– Merci. Pour tout.

Il lui sourit – Niamh sentit une nuée de papillons s'envoler au fond de son estomac. Là où Jack ressemblait à

un démon lubrique et répugnant, Mardling, lui, apparaissait comme un ange tombé du ciel. Les pommettes en feu, une fois de plus, elle bafouilla quelques mots inintelligibles même pour elle et s'éloigna vers la porte.

– Je te raccompagne ! lança Ian dans son dos.

– Et moi, on ne me dit pas au revoir ? s'indigna Jack.

Un claquement de langue impatient retentit, que la jeune fille attribua à Mardling. Ian la précéda dans le couloir, toujours sautillant dans ses chaussons lapins. Il rompit très vite le silence dans lequel elle demeurerait plongée.

– Ça va ? Tu tiens le choc ?

– Je ne sais pas, avoua-t-elle, hébétée.

– Je te rassure, gloussa-t-il. Quand j'ai découvert l'existence des fantômes, je ne crârais pas non plus.

Pour Niamh, apprendre leur réalité et admettre qu'ils existaient bel et bien, après des années à se persuader du contraire, représentaient deux choses très différentes. Elle garda cependant cette réflexion pour elle : Ian tentait juste de se montrer gentil, ce dont elle lui savait gré après ce qu'elle venait de vivre.

– Ce doit être difficile de ne pas pouvoir les voir, hasarda-t-elle tandis qu'ils s'éloignaient de Mardling et de son fantôme personnel.

– En vérité, je m'en passe bien, répondit Ian avec une grimace. Ça m'aurait déplu, je crois.

– Tu ne t'entends pas avec Jack ?

– Difficile de se lier à quelqu'un avec qui on ne peut pas discuter, remarqua fort justement le jeune homme. Mais non, en effet. Nos relations sont plutôt limitées. Il s'amuse à m'effrayer, et je fais ce que je peux pour l'éviter.

Niamh garda le silence un instant. Ian en profita pour s'arrêter tout à coup et lever un doigt d'avertissement.

- Fais attention avec Jack. Ce n'est pas quelqu'un de bien.
- Comment ça ? C'est un fantôme, qu'est-ce qu'il pourrait bien me faire ?
- Il a dépassé le stade de simple apparition. Crois-moi : méfie-toi de lui comme de la peste.
- Pourquoi Mr Mardling le laisse-t-il vivre ici dans ce cas ?
- Peut-on vraiment obliger un spectre à déménager ?

Ian marquait un point. La mise en garde du secrétaire amena un flot d'interrogations dans l'esprit de l'adolescente. Elle préférait les réserver pour plus tard, pour le cas où elle accepterait de collaborer avec Mardling, et en tout cas pour le moment où elle aurait recouvré le contrôle de ses émotions. La plus importante de toutes ces questions ne cessait cependant de la harceler depuis qu'elle avait découvert l'existence de Jack : si Mardling aidait les fantômes à passer « de l'autre côté », pourquoi ne s'occupait-il pas de son cas ?

– Tu travailles ici depuis longtemps ? questionna-t-elle tandis que le jeune homme se remettait en route.

- Environ cinq ans.
- Tant que ça ?
- Secrétaire particulier, c'est un job plutôt sympa : répondre au téléphone, gérer les mails, vérifier la comptabilité... Et quand ton patron est un médium plein aux as et qu'il te laisse définir le montant de ton salaire, imagine !
- Moi aussi, je pourrai choisir combien je gagnerai ?
- Eh bien, non. C'est moi, le comptable : je déciderai.
- Oh, Ian, je suis persuadée que nous allons devenir les meilleurs amis du monde !

Il éclata de rire. Comme la première fois, l'innocence qu'il dégageait la frappa. À demi perdu au fond de ses vêtements bien trop larges – Ian possédait selon toute vraisemblance sa propre notion de l'élégance, à mille lieues de

celle de son employeur – le jeune homme semblait en complet décalage avec cette maison gigantesque et ses autres habitants. Trop excentrique. Trop moderne. Humain, en somme. Niamh comprit pourquoi sa présence la rassurait tant : avec ses cheveux bleus et ses chaussons en peluche, il paraissait tout à fait normal au milieu des autres.

– Est-ce que tu accompagnes Mr Mardling, quand il... *aide* les esprits ? demanda-t-elle encore, incapable d'assouvir pleinement sa curiosité.

– Oh, oui ! Il faut bien : il ne sait pas conduire. Je lui sers aussi de chauffeur.

Niamh blêmit. À voir la façon dont Ian pilotait, monter en voiture avec lui nécessitait au moins un sac en papier, un casque de moto et une bonne assurance vie.

– Il ne me laisse pas les approcher, cela dit. Je n'aime pas ça, et il le respecte. Et puis, courir après les esprits comporte toujours des risques. Je n'apprécie pas beaucoup Jack, mais je dois quand même admettre qu'il sait se rendre utile.

– Comment ça ?

– Oh, les spectres refusent souvent d'accepter leur condition. Certains comprennent qu'ils sont morts, mais ils s'y opposent. Ça les bouleverse. Alors ils se mettent en colère, ils s'énervent, ils cassent tout. Le boulot est un peu risqué, il faut que tu gardes cela à l'esprit. Lorsque ça arrive, Jack s'en mêle. Fantôme contre fantôme, tu vois ?

– Très bien, oui. Dangereux jusqu'à quel point ?

– Rien de grave, rassure-toi. M'sieur Mu évitera de te mettre en danger les premières fois. Et puis, connaissant Jack, il te suivra comme un petit chien. Ça me tue de le dire, mais avec lui dans les parages, tu n'as rien à craindre des autres.

– Pourquoi l'appelles-tu « monsieur Mu » ?

– Eh bien, comme dans l’alphabet grec. Mu pour M, comme Mardling.

– Oh. Cela va de soi. Et son prénom, c’est quoi ?

– Je n’en ai pas la moindre idée.

– Ah bon ? Mais tu travailles pour lui depuis cinq ans ! Et tu gères toute sa paperasse. Tu dois bien l’avoir lu quelque part ?

Mais Ian secoua la tête, un sourire amusé sur les lèvres.

– Peut-être Horacio, conclut Niamh à mi-voix.

Lorsqu’ils parvinrent à l’extérieur du manoir, elle inspira à pleins poumons. Elle n’avait pas remarqué à quel point il faisait chaud à l’intérieur, alors qu’il n’y avait aucun chauffage dans le salon. Ian demeura sur le perron, les mains enfoncées dans les poches arrière de son pantalon.

– Ce serait cool si tu acceptais le travail, lança-t-il l’air de rien. Ça changerait.

– Je vais y réfléchir. Il me faudra un peu de temps pour digérer tout ça.

– Oui, je vois ce que tu veux dire. Quand je suis arrivé ici, j’en savais encore moins que toi sur toutes ces histoires de fantômes.

– Tu n’as jamais eu envie de prendre tes jambes à ton cou ?

Une ombre voila le visage mutin du jeune homme, aussitôt remplacée par un sourire beaucoup plus doux qu’à l’ordinaire.

– Jamais je ne quitterai cet endroit.

– Tu veux dire que tu habites au manoir ?

– Oui. Trop long à raconter, trancha-t-il en agitant la main d’un geste vague. Enfin, rien ne t’oblige à emménager ici pour travailler avec nous. L’important est que m’sieur Mu puisse te joindre en cas de besoin. Ou, en réalité, que je puisse t’appeler. Il n’aime pas trop se servir du téléphone.

– Ouah... Il vit vraiment à notre époque ?

Le sourire de Ian redevint le même qu'à l'ordinaire : gouailleur et un rien charmant. Niamh replaça d'un geste malhabile une mèche de cheveux derrière son oreille. Elle éprouva la soudaine sensation d'avoir douze ans et de se trouver à l'école, à flirter dans un couloir, avec l'excitation de voir le pion surgir au coin du mur à chaque instant.

– Appelle-moi quand tu seras fixée. Le numéro de m'sieur Mu, c'est le mien, en fait.

– Je n'y manquerai pas.

Elle consentit enfin à le saluer, d'un bref signe de la main, un peu maladroit, puis descendit la volée de marche pour regagner son scooter. L'étrange impression de revenir à la réalité s'empara de la jeune fille lorsque le casque emprisonna de nouveau sa tête. L'odeur familière du léger parfum qu'elle vaporisait sur la mousse pour la rendre plus agréable à porter, la texture du siège, les écouteurs dans ses oreilles, le contact du guidon sous ses doigts, tout lui parut tout à coup étonnamment tangible, comme si elle venait de s'éveiller d'un rêve. Sur le perron, pourtant, Ian agitait la main pour lui dire au revoir. Niamh leva les yeux vers les étages supérieurs, mais ni Mardling ni Jack ne l'observaient depuis l'une des nombreuses fenêtres. Elle appuya sur le bouton *Play* du lecteur MP3 et sursauta, avant d'étouffer un rire. *But I won't feel blue, like I always do, 'cause somewhere in the crowd there's you...* Abba semblait décidé à la suivre partout, désormais.

Tout le long du trajet du retour, elle repensa à l'étonnant entretien d'embauche qu'elle venait de passer, à l'accueil de Ian, de Mr Mardling, et à la présence de Jack dans le manoir. En quelques instants, le métronome qui réglait sa vie avait connu plus de ratés qu'en six ans. Il avait suffi d'un

changement de psychiatre pour que tout bascule. Mardling lui avait conseillé de poursuivre sa cure pour l'instant, mais Niamh savait déjà ce que deviendrait le stock de pilules qu'il lui restait, lorsqu'elle rentrerait à son appartement. Plus question d'en avaler une seule. Elle n'était pas folle. Elle *n'était pas* folle. Un rire incontrôlable la gagna peu à peu tandis que cette vérité s'ancrait dans son esprit. L'hilarité céda bientôt la place aux larmes, d'une violence telle qu'elle dut arrêter son scooter sur le bas-côté. Elle laissa la vague la submerger – on l'y invitait souvent, au cours des séances de thérapie – et les sanglots la secouèrent avec force durant de longues minutes. Sans Hollingsworth, sa situation serait demeurée figée encore longtemps : gavée de médicaments, horrible à voir, l'ombre d'elle-même. Sans Hollingsworth, elle serait toujours persuadée de sa propre folie. Mais elle *n'était pas* folle ! Les larmes coulèrent, amères, salvatrices. Elle ne savait plus si la joie ou la colère les provoquait. Elles la soulageaient, pourtant.

Elles finirent néanmoins par se tarir, laissant des sillons humides sur ses joues pâles. Niamh retira son casque et observa son reflet dans le rétroviseur. Pour la première fois depuis bien longtemps, la jeune fille s'accorda un sourire. Tout allait changer, à présent.

La nuit tombait déjà lorsqu'elle stationna le scooter sur le parking du bureau de poste, comme d'habitude. Quelques passants se hâtaient de rentrer chez eux, un sac de commissions ou un journal dans les mains. Niamh n'avait jamais levé la tête si haut en marchant. Un monde nouveau s'ouvrait à elle, offert par un homme qu'elle bénissait pour cela.

Elle glissa la clé dans la serrure de la porte d'entrée, alluma la lumière. Au début, la vieille dame la faisait sursauter chaque fois qu'elle apercevait sa silhouette sous le néon



balbutiant. Puis, avec le temps, elle avait bien pris garde à conserver les yeux baissés en sa présence. Comme toujours, ce soir, le fantôme marmonnait ses imprécations contre ces malotrus qui laissaient le tapis replié sur lui-même au pied de l'escalier. Niamh se pencha, le remit en place, puis osa enfin affronter l'esprit sans sourciller. Elles échangèrent un long regard. Les vieilles lèvres plissées de rides s'écartèrent en un doux sourire, que la jeune fille parvint à rendre avec autant de gentillesse.

– Bonsoir.

– Bonsoir, Mademoiselle.

Elles se contentèrent de cela. Niamh se redressa et gravit les marches, avec le sentiment d'avoir marché sur la Lune.